



Composition abstraite,
1967. Signé en bas à
gauche et en haut à
droite : Serge Poliakoff/
Huile sur toile d'origine.
162,5 x 130,5 cm.

gestuelle fulgurante : semblables à des griffures endiablées, ses grands faisceaux noirs et éclaboussés font part d'une expressivité qui porte l'empreinte directe des blessures reçues au combat. Maria Helena Vieira da Silva, quant à elle, réinvente l'espace pictural par ses labyrinthes colorés tandis que Fernand Léger impose une architecture des formes à la faveur d'une abstraction plus structurée. Aux côtés de Sam Francis, Maurice Estève, Pierre Soulages, Jean-Paul Riopelle et Hisao Domoto, l'art radical de Georges Mathieu se distingue quant à lui par le magma matriciel de ses peintures desquelles émerge un vocabulaire de signes énigmatiques tout en calligraphie, peint directement au tube sur fonds unis. Mais là où d'autres privilégient l'énergie du geste ou la spontanéité de la touche, Poliakoff choisit la retenue. Il compose avec patience, recherchant non pas la rupture, mais bien plutôt une forme de plénitude.

Car Serge Poliakoff n'appartient à aucun courant précis : ni expressionniste, ni purement géométrique, son abstraction repose avant tout sur la couleur et ses effets de vibration, soit une couleur qui, travaillée en strates, joue sur les effets de transparence et de superposition. Éloigné de toute sécheresse formelle, le peintre recherche en effet une profondeur organique qui, entre contrastes puissants et quasi-monochromie, entre asymétries affirmées et précaires équilibres, façonne une architecture picturale immédiatement reconnaissable.

Paris est le terrain d'expérimentation de cet artiste nourri par les échanges décisifs établis avant-guerre avec Kandinsky mais aussi avec les époux Delaunay. Il retient de ces derniers la théorie des contrastes simultanés. Leur approche de la couleur et du rythme aiguise en effet sa quête d'harmonie, au sein de laquelle il a frayé une œuvre en perpétuelle évolution, incessamment portée par une recherche essentielle : celle d'un espace pictural où la couleur, vivante et structurée, palpète tant et si bien que l'on croirait l'entendre respirer.

Il y a dans la peinture de Serge Poliakoff (1900-1969) comme une présence silencieuse, une densité qui semble s'épancher entre la forme et la lumière. Ses toiles, en effet, ne semblent pas s'imposer par le geste, mais semblent bien plutôt mues par une respiration intérieure, par une architecture chromatique où chaque couleur vibre à l'image d'une note suspendue : rien n'est ici brutal, tout s'équilibre entre douceur et sourdes tensions, incessamment déployées en de subtiles imbrications.

« Si je n'étais pas venu à Paris, peut-être ne serais-je pas peintre », affirmait alors l'artiste né en Russie et dont l'histoire s'inscrit pleinement dans le contexte de l'École de Paris. Dans l'effervescence de l'après-guerre, Poliakoff évolue en effet aux côtés des figures majeures de l'abstraction qui redéfinissent alors le langage pictural.

A cette époque, Hans Hartung imprime ainsi à la toile une énergie

Pariskoff

La galerie **Hélène Bailly** recontextualise la peinture de **Serge Poliakoff** à l'aune des échanges tissés avec ses contemporains. Sublime !

PAR MAUD DE LA FORTERIE

**POLIAKOFF ET
LA GÉNÉRATION
PARISIENNE**
Jusqu'au 10 mai.
Galerie Hélène Bailly.
helenebailly.com

Visions intimes

Un bel appartement parisien, celui de la galerie **White Cube**, des pièces de maîtres et d'artistes contemporains...Un moment de délectation artistique orchestré par un duo de commissaires passionnés.

PAR AUDE DE BOURBON PARME

INTIMATE VISIONS
sous le commissariat de Clémence Burgevin Blachman et Mathieu Paris. Jusqu'au 10 mai. Galerie White Cube Paris. whitecube.com

«**N**ous voulions valoriser le mouvement Art Nouveau, au-delà de son côté décoratif», précise Mathieu Paris de la galerie White Cube. Le duo de commissaires qu'il compose avec Clémence Burgevin Blachman, directrice de création des accessoires Hermès, rassemble sans hiérarchie, à l'image de ce mouvement artistique du début du XX^e siècle, peintures d'artistes contemporains, dessins et sculptures de maîtres, mobiliers et céramiques. Chacune des pièces raconte une histoire. Tout commence par le refus de hiérarchiser les genres et des individus avec la rencontre incongrue entre une encre crépusculaire de Victor Hugo et deux chaises d'un inconnu du début du XX^e siècle. Le regard plonge dans l'œuvre délicieusement petite, à l'image de sa jumelle rehaussée à l'aquarelle, une vue de la ville de Guernesey. La déambulation se prolonge avec le corps d'une femme peinte

par l'américain Hughie Lee-Smith, un tableau faisant vibrer certains des visiteurs les plus avertis, tout comme ces deux amants dessinés avec la sensibilité exacerbée de Gustav Klimt, dont la pause semble raconter l'impossibilité de jouir. Dans la salle suivante, le jardin intérieur, une sculpture féminine d'Aristide Maillol trône au milieu de céramiques aux motifs naturels. Dans ce paradis domestiqué, une fenêtre s'ouvre sur la réalité extérieure enflammée. La peinture de Sterling Ruby apparaît telle une allégorie de la crise climatique, de ces forêts californiennes en feu. Dans la dernière salle, triomphe une autre allégorie, de Franz von Stuck : un étrange cupidon chevauche un jovial centaure, tel l'amour guidant l'art. La texture de cette œuvre est remarquable, à l'image de cette exposition, sincère et joyeux voyage à travers une passion partagée pour la beauté.



Intimate Visions
Curated by Clémence Burgevin Blachman and Mathieu Paris jusqu'au 10 mai, White Cube. Paris, Photo © White Cube (Thomas Lannes).